

# Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 26 novembre 1770

Expéditeur(s) : D'Alembert

## Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

## Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

## Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 26 novembre 1770, 1770-11-26

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/557>

## Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJ'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres...

RésuméDe retour à Paris, il y trouve trois l. de Fréd. II. Commence par répondre à celles du 26 septembre (70.96) et du 1er novembre (70.105). La l. de Fréd. II lue à l'Acad. [fr.] n'a rien de « tudesque ». Fréd. II est nécessaire au progrès de la philosophie. Le Languedoc et l'Italie se valent pour un philosophe. Est rentré « plus fatigué que guéri ». A rendu à Métra trois mille cinq cents livres de lettres de crédit. Condoléances pour la mort d'un des princes de Brunswick, neveu de Fréd. II.

Justification de la datationBelin-Bossange p. 299-301, date du 30

Numéro inventaire70.111

Identifiant787

NumPappas1107

# Présentation

Sous-titre1107

Date1770-11-26

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

## Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXIV, n° 90, p. 510-513

Lieu d'expéditionParis

DestinataireFrédéric II

Lieu de destinationPotsdam

Contexte géographiquePotsdam

## Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « Paris »

Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesBelin-Bossange p. 299-301, date du 30

Auteur(s) de l'analyseBelin-Bossange p. 299-301, date du 30

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

1846-1857

Pruess, XXIV, 90, pp. 510-513  
26 novembre 1770 D'Alembert à Frédéric II

1107  
• 487

310. — A. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~plus étonné; que vous avez mérité des éloges de votre patrie, et non les brocards et les mensonges qui on divulgue sur votre sujet. Vous êtes bien constant de préférer cette patrie ingrate aux avances d'une impératrice et des étrangers qui rendent justice à votre mérite et à vos talents. Je ne doute pas que ceux qui vous persécutent aussi injustement ne vous poussent à suivre la destinée des Bayle et des Des Cartes, et des plus grands génies que la France a portés, dont il semble qu'elle n'a pu endurer la supériorité. Mais, quelle que soit votre situation, soyez très-persuadé que je m'y intéresserai; j'ai trop d'estime pour votre personne pour que votre destin ou votre sort puisse m'être indifférent. Sur ce, etc.~~

90. DE D'ALEMBERT.

26 sept. Paris 95

18 octobre Paris 87

[26] 1er nov. Paris 88

Sire,

Paris, 26 novembre 1770.<sup>8</sup>  
[111] même 18 le 24/10

J'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce que, ayant fait environ cinq cents lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conséquent étant peu resté dans les mêmes lieux, il était difficile qu'on pût savoir où me les adresser. Je supplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuser si je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt: elle voit au moins que c'est le premier devoir dont je m'acquitte après quelques moments de repos indispensables nécessaires. Je la supplie en second lieu de me permettre de différer quelques jours encore la réponse que je dois à sa lettre très-philosophique et très-profoundément raisonnée, en date du 18 octobre. Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps et de réflexion pour être méditée et discutée.

\* Le 30 novembre 1770. (Variante de l'édition Bastien, t. XVII, p. 211.)

1805

Je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 septembre et 1<sup>er</sup> novembre.

V. M. paraît surprise de ce que la lettre d'un Todesque (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine Académie française. Quel Todesque. Sire, qui un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères vivants en ont été pénétrés d'admiration et de reconnaissance; et la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos registres est une preuve suffisante des sentiments qu'elle a excités en eux. Quant au défunt abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connaissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire des deux talents est digne d'une âme telle que la sienne, également équitable et élevée. Oui, Sire, ce haume, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, et surtout aux grands hommes persécutés. Les talents éminents et peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre Juif qui, n'ayant rien à manger avec son pain, le mangeait à la fumée d'une bûche que de rôtisseur. C'est cette fumée qui soutient les philosophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, cesse de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus solide, quand elle est dispensée par des héros et par des princesses sur lesquels tout leur siècle a les yeux fixés. Je laisse à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occasion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire et moi, nous nous égavons sur son compte en la jugeant utile au progrès de la philosophie. Non seulement utile, Sire, mais très-nécessaire: nécessaire par vos ouvrages, qui servent à la fois à nous instruire et à nous éclairer; nécessaire par l'exemple que vous donnez aux souverains de ne point étouffer la lumière sous le boisseau, lorsqu'elle ne demande qu'à se montrer; nécessaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tentent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous pensons tous, ce que nous

disons tous de concert, en tous lieux et dans tous les instants, et ce que nous ne cesserons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire que pour notre encouragement et notre consolation.

V. M. aurait donc mieux aimé que j'eusse été voir Notre-Dame de Lorette, et les récollets du Capitole, que les pénitents blancs, noirs, bleus, gris et rouges dont le Languedoc est semé. Un de ces spectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philosophe; et quant à Saint-Pierre de Rome et au Vésuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, et d'après la connaissance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de cinq cents lieues de Paris à Naples, à travers les neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde et les gîtes les plus détestables, ne fissent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, et ne me dédommageraient pas des beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourrait m'offrir. Je n'ai pas même osé aller jusqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, et dont j'avais déjà éprouvé le mauvais effet dans le Bas-Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes dieux pénates, jusqu'à présent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant soulagé, ayant acquis quelques forces, et n'étant pas sans espérance de me rétablir, cet hiver, avec beaucoup de régime et d'exercice.

M. Mettra m'avait remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la somme que V. M. avait bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette somme, et j'ai remis à M. Mettra pour trois mille cinq cents livres de lettres de crédit dont je n'ai point fait usage. M. Mettra fera de cette somme l'usage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnaissance des bontés de V. M., moins je dois abuser de ses biensfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des princes de Brunswick,\* neveu de V. M. Je la supplie d'être persuadée de la part vive et sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal

\* Voyez t. XXIII, p. 165, 171 et 173.

M. est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de sa vie. C'est avec ces sentiments, et avec l'plus profond respect, que je suis, etc.

## 91. DU MÈME.

Sire,

Paris, 30 novembre 1770.

Le voilà donc encore, puisque Votre Majesté le permet et même exige, rentré dans la lice métaphysique,<sup>a</sup> bien moins contre V. M. qu'avec elle. Ce n'est pas, Sire, par respect seulement que je l'exprime ainsi; c'est parce que, en envisageant de près le sentiment de V. M. sur les matières abstrusas que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique et la mienne me paraissent réellement différer si peu, que notre discussion ne doit pas même s'appeler controverse, et encore moins dispute. Je vais donc prendre la liberté de converser encore une fois avec V. M. sur ces questions de ténèbres, bien plus pour m'instruire et éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, et qui me paraît aussi évident qu'à elle. La création est absurde et impossible; la matière est donc incréable, par conséquent inscrite, par conséquent éternelle. Cette conséquence, toute claire et toute nécessaire qu'elle est, n'accordera pas les vrais partisans de l'existence de Dieu, qui veulent une intelligence souveraine, non matérielle, et créatrice. Mais n'importe; il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raison.

Je vois ensuite, dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la construction des animaux, des traces, qu'on peut

<sup>a</sup> Cette discussion philosophique rappelle celle qui eut lieu en 1737 et 1738 entre Frédéric et Voltaire, sur la liberté. Voyez t. XXI, p. 91, 92, 96 et suivantes, p. 127 et suivantes; t. XXIII, p. 201 et 203; et ci-dessous, p. 72.